



“Je sais que les rêves, ça ne sera jamais une réalité”

Jessica, Sounita, Larissa, Fantafoonée, Victoria, Salimata ont 15 ans. Originaires d'Afrique, du Portugal ou des territoires d'outre-mer, musulmanes pour la plupart, elles vivent à Châtellerault. Elles voudraient bien transformer ce futur que la société leur prépare, mais doutent que le changement soit pour tout le monde.

PAR LAURENCE GARCIA - ILLUSTRATIONS GALA VANSON POUR CAUSETTE

Rendez-vous dans leur ancien collège

George-Sand, classé REP+ (réseau d'éducation prioritaire) avec ses 31 nationalités, dans un quartier populaire de Châtellerault (Vienne) où 80 % des familles sont modestes. Voilà pour la description administrative, de quoi planter le décor. Le collège a vue sur les toits de la mosquée et sur le stade où a lieu ce jour-là un cross bon enfant entre profs et élèves. Ici, à 30 kilomètres du Futuroscope de Poitiers, les

entrepreneurs sont partis pour des régions plus riantes, comme les populations plus aisées. Le centre-ville fantôme est hanté d'innombrables pancartes « À vendre » et « Bail à céder ». Un malaise social que l'on retrouve dans les mots de ces jeunes filles élevées majoritairement par leurs mères, seules, dans la peur de la galère et des fins de mois toujours difficiles. Jessica, Sounita, Larissa, Fantafoonée, Victoria, Salimata m'attendent dans la cour de récré.

Des jeunes filles qui ressemblent à tant d'autres, avec leurs smartphones, leurs tics de langage en mode « LOL, MDR », et quelques inch'Allah en plus.

Musulmanes pour la plupart, en jean et sans voile, elles échangent quelques sourires gênés au moment des présentations. Ce n'est pas tous les jours qu'on va se raconter à une journaliste venue exprès de la capitale. Heureusement, Agnès Dibot, prof de français et d'option



média, est là pour détendre l'ambiance. Grâce à cette enseignante investie contre la double injustice sociale et genrée, les filles ont osé prendre la plume sur le blog du collège, à travers des articles aux titres dignes de *Causette* : « M'Dame, si on n'a pas notre brevet des collèges, ils vont nous renvoyer au bled ! » Avec leur texte « La vie en rose », les jeunes auteures ont remporté, en mai dernier, le premier prix du concours national Zéro Cliché, organisé par le Clemi (Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information), autour du thème des préjugés et des inégalités entre garçons et filles.

Gros rires en chœur

Leur brevet, elles l'ont décroché l'an dernier. Toutes sont désormais en seconde dans le lycée du même quartier. Une seule est inscrite dans un établissement plus coté du centre-ville. Les voici réunies dans leur ancienne classe, autour d'un jus

d'orange et de spéculoos. « Vos parents sont au courant pour cette interview ? Ça ne pose pas de problème si vos noms de famille sont mentionnés ? » demande Agnès, la prof. Gros rires en chœur. « Vous le savez bien, madame, nos parents ne savent pas lire ! Ils n'ont jamais été à l'école ! » Deux d'entre

Elles sont obsédées par la réussite scolaire, pour ne pas devenir mères au foyer "avec trop d'enfants"

elles me demanderont finalement de ne pas citer leur nom, les autres, « ça [leur] est égal ». Va pour les prénoms seulement.

Quelles que soient leurs origines, africaines, portugaises ou de la France d'outre-mer, toutes sont obsédées par la réussite scolaire, pour ne pas devenir mères au

foyer « avec trop d'enfants » comme leurs mères. Même si elles les adorent, leurs mamans courage. « Ma mère me répète H24 que j'ai de la chance, car elle aurait aimé étudier. Elle a été trop fière de moi quand j'ai eu mon brevet avec mention. Je suis la première des six enfants à envisager des études supérieures de puéricultrice », commence Salimata, Française d'origine sénégalaise, l'une des plus causantes de la bande de copines. « Pour moi, l'école, c'est une chance. À 5 ans, je faisais la lessive à la rivière à Mayotte et je travaillais aux champs. Il y a tant de jeunes du bled qui aimeraient être à ma place », ajoute la jolie Sounita dans son manteau rouge, qui lève la main comme à l'école pour demander la parole. Sounita a rejoint sa sœur aînée à Châtellerauld quand elle avait 8 ans. Actuellement en classe de seconde pro gestion, elle s' imagine plus tard « secrétaire du président à l'Élysée ou du Premier ministre ! Je suis une ambitieuse ». →



→ En voilà deux qui ont déjà des idées bien tranchées. Jessica, la jeune Portugaise à la voix timide, aimerait être infirmière « pas trop loin de ma famille, on ne peut pas vivre les uns sans les autres ». Pour Fantafonée, d'origine guinéenne : « Pourquoi pas journaliste, à condition qu'il n'y ait pas trop d'études, faut pas abuser, car ça coûte cher. » Et pour les deux autres, beaucoup de « je ne sais pas, c'est flou ». « Je sais que les rêves, ça ne sera jamais une réalité. Je ne peux pas partir et laisser ma mère ici, ce ne serait pas équitable. Pour elle, même Poitiers, c'est trop loin ! Mon futur, je ne le vois pas », lâche avec gravité Larissa, qui vient de La Réunion et est arrivée à l'âge de 3 ans à Châtellerauld, « ce trou perdu » comme elle dit. Quant à Victoria, d'origine guinéenne, elle se tait. Un silence troublant malgré les relances de ses copines : « Vas-y réponds, développe ! »

Les garçons, "un sac à embrouilles"

Si la réussite passe par le diplôme, pour toutes, l'ennemi des études, ce sont les garçons. Pas de petit copain avant le mariage, c'est un « péché dans notre religion musulmane, et c'est surtout un sac à embrouilles ».

Beaucoup sont élevées dans la peur de se retrouver filles-mères. Le mariage, le mot sacré est lâché. Ces jeunes filles rêvent d'un « mari présent, qui assure, et d'un bel appartement dans une grande ville. Un mariage normal, libre, pas arrangé au bled ». Très vite, la figure du père (souvent absent) s'invite dans les conversations.

“Je vois mon petit copain en cachette, sinon ça se passerait mal pour lui avec mes frères”

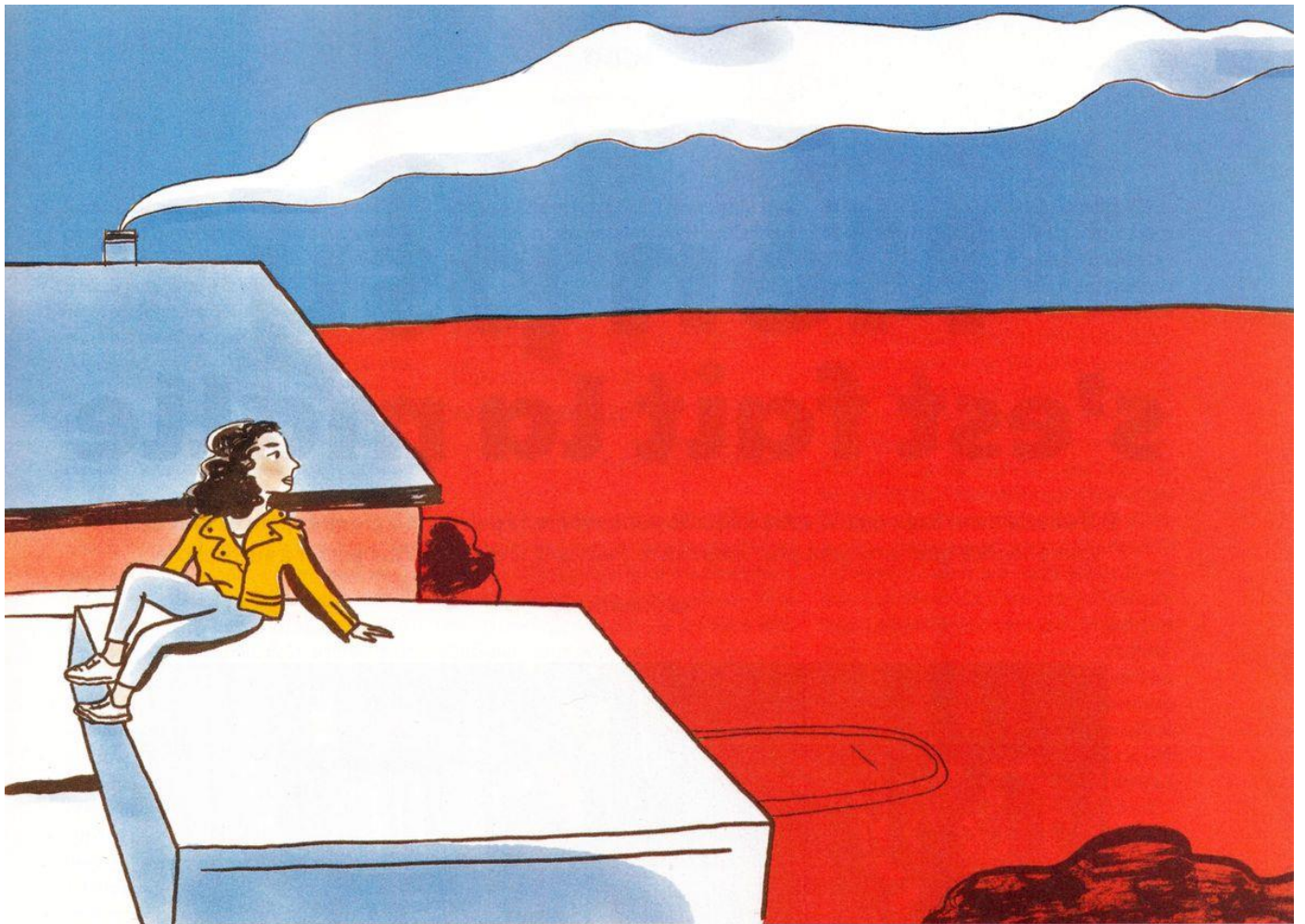
Sounita

« Mon père est parti à ma naissance, ça a traumatisé ma mère, qui n'était pas mariée. Pendant longtemps, je ne voulais pas avoir d'enfant. Je suis fille unique, elle me met la pression par rapport aux garçons, ça m'énerve. Pour ma mère, les garçons c'est une source de bébés et de problèmes ! » raconte Larissa. « Ma mère me dit que je serai libre de faire ce que je veux à 29 ans. Je trouve que c'est trop tard ! Elle laisse une liberté totale à mon frère aîné, ce n'est pas juste, mais c'est

comme ça, il n'y a pas à discuter », regrette Jessica. « La mienne me répète que je dois trouver un homme qui travaille déjà, surtout pas un chômeur ou un type qui n'est jamais à la maison, comme certains de nos pères. Chez nous, les musulmanes, on ne se marie qu'une fois, on ne divorce pas, on n'avorte pas ! » lâche la causeuse Salimata. « Oui, mais tu es d'une autre génération. Si ton futur mari se conduit mal, tu ne divorceras pas ? » l'interpelle son ex-prof, avec les mots qu'il faut, entre empathie et esprit critique. « Si, peut-être, mais jamais je n'avorterai. Et je me marierai vierge, c'est péché de faire l'amour avant, même les bisous, c'est interdit chez nous ! »

Échange surréaliste

« Ce matin, en classe de troisième, j'ai projeté le film Un long dimanche de fiançailles, raconte la prof. Au moment d'une scène de baiser, des cris de pudeur ont fusé dans la salle. J'ai dit aux élèves : “Fermez vos petits yeux !” Ils ne supportent pas de voir des acteurs s'embrasser, c'est l'effet groupe aussi. Vous aussi, vous étiez comme ça l'an dernier, mais vous avez grandi ! » Sounita, qui est



aussi musulmane, lève la main : « Moi, je fais ce que je veux, en cachette de ma mère, qui est très religieuse. J'invente des excuses pour ne plus aller à l'école coranique, je dis que j'ai souvent mes règles ! Je vois mon petit copain en cachette, sinon ça se passerait mal pour lui avec mes frères. » « Dis-le que ton petit copain, c'est un Arabe ! » lance Salimata dans un éclat de rire général. « Oui, c'est un Arabe, j'aime bien les Arabes, avec eux, ta vie est bien mouvementée ! » Et là, s'ensuit un échange surréaliste, sachant que la plupart des filles sont noires : « Nos mères ne veulent pas qu'on se marie avec des Noirs, car elles les trouvent fainéants, ni avec des Arabes, car, pour elles, ils sont méchants, ni avec des Français, même s'ils ont plus d'argent, car ils ne sont pas musulmans. Il ne reste plus personne ! » ajoute Sounita en se marrant.

« Si je me mariaais avec un Africain de l'Ouest, musulman comme nous, ce serait le plus beau jour de sa vie. Mais pas avec un blédard [né en Afrique, ndlr], un d'ici ! Il y a des bons et des mauvais Noirs pour ma mère, et je pense pareil ! » rigole Fantafonée. Et Agnès, la prof, d'intervenir : « Et après, on parle de racisme ! » « Mais personne n'est

raciste ! » réplique la petite bande qui a déjà eu ce genre de débat sur le blog média en posant la question : « Le prince charmant est-il noir ? » « On se mélange depuis qu'on est toutes petites. Les Arabes, c'est nos potes, mais ça n'ira jamais plus loin. C'est dommage, car les Arabes, ils sont GRAVE beaux ! »

“Ma mère, si je me mariaais avec un Africain de l'Ouest, ce serait le plus beau jour de sa vie. Mais pas un blédard, un d'ici !”

Fantafonée

Entre modernité à réinventer et traditions à préserver, ces jeunes filles, qui ne portent pas le voile, semblent se chercher. Si elles ne discutent pas la polygamie de leurs pères, en revanche, aucune ne s' imagine un jour avec un mari polygame. « Jamais de ma vie, on n'est pas à la foire aux légumes ! » tranche la grande Salimata, dont le père voyage beaucoup pour voir

ses autres épouses. Sounita lève la main, comme d'habitude : « Mon père est polygame, ma mère s'en fiche, elle sait qu'il reviendra vers elle. Il s'est marié avec une autre femme plus jeune au pays, c'est un manque de respect, ma mère est bien plus belle qu'elle ! » « Toutes les mères sont belles », ajoute Salimata.

Dans la cour des grandes

« Je sais que mes parents s'aiment pour de vrai, ça se voit, ce n'est pas un mariage arrangé. Je voudrais un homme comme mon père, pas un truc qui ne sert à rien ! » lance Fantafonée avant de répondre au téléphone, avec la permission de son ex-prof. Son père ce héros va venir la chercher, pas question de rentrer toute seule à pied dans le quartier. La sonnerie du collège retentit. Dehors, les profs en sueur font toujours la course avec leurs élèves. Jessica, Sounita, Larissa, Fantafonée, Victoria, Salimata regardent avec un brin de nostalgie les petit-es collégien-nes, conscientes qu'elles sont désormais dans la cour des grandes en rêvant à un bon job, un prince charmant noir ou arabe, loin de Châtellerauld et de maman ou pas... Inch'Allah ! ●